Cycles, formes et courbes

Le 3 avril prochain, cette chronique diffusée sur les ondes de *P.fm* achèvera un cycle hebdomadaire commencé le 24 novembre 2015. Mon ami Jean m'avait alors proposé de diffuser les chroniques de *L'air de rien* dans son magazine *Tumultes*. Depuis lors, enfermé dans le dressing de ma femme, j'enregistre – fébrile – les textes de mes chroniques dans l'ordre chronologique où elles se sont écrites. Cent-seize ayant été diffusées avant celle-ci, Jean, qui n'est jamais à court d'idées, m'a proposé de continuer à diffuser mes textes au rythme plus ou moins mensuel où ceux-ci s'écriront.

Au moment où la diffusion sur *P.fm* de *L'air de rien* va connaître une stupéfiante décélération, je suis également en phase finale – pardonnez l'expression – du premier jet d'un roman de forme hybride, à cheval entre le polar light (sans meurtre ni arme à feu) et le conte initiatique, sur lequel je peine beaucoup étant peu familier de l'écriture romanesque. L'histoire se déroule entre le 6 et le 25 décembre 2017. Elle est racontée par un enfant sourd qui mène, un peu malgré lui, une enquête sur la disparition d'un Saint-Nicolas et de plusieurs spécimen de Père Noël dans une ville du nord de la France qui m'est chère. Je ne résiste pas à l'envie de vous donner lecture du début de l'histoire :

« Se débrancher de ses sensations.
Ne rien entendre. Ne rien voir. Ne rien toucher.
Se détacher de tout. Seulement être là.
Dans un vide empli de vide.
Dans le noir.
Disparaître.
J'aime ces situations que je me fabrique : éteindre l'interrupteur électrique, couper le son de mon appareil auditif. Écarter les jambes, détacher les bras du corps pour qu'aucune partie ne soit en contact avec une autre. Demeurer debout dans l'obscurité et le silence. Faire corps avec ce qui m'entoure. Me noyer dedans. Sensation d'une vie qui se joue ailleurs... Je ne sais où ni quand...
Un quart d'heure peut-être que je suis là, dans le vestibule de notre appartement. A attendre mon père. Comme à son habitude, il est en retard. Il m'avait promis ce matin au petit déjeuner qu'il rentrerait de bonne heure de son travail pour me conduire à la fête de Saint Nicolas. Pas parce que c'est ma fête – je m'appelle Nicolas, même si tout le monde dit Niko en parlant de moi –, mais parce qu'aujourd'hui a lieu une grande fête populaire que je ne veux pas rater : la Saint Nicolas. J'ai onze ans et je sais très bien me débrouiller seul, pour aller à l'école, acheter le pain ou les courses que mon père m'envoie chercher quand ça l'arrange. Mais il a décrété que je devais l'attendre pour que l'on s'y rende ensemble. Et je n'ose penser que c'est parce qu'il a envie que l'on fête ensemble mon prénom. La manifestation a lieu à quelques centaines de mètres de là où nous habitons, sur la Place des Héros, que tout le monde appelle *la Petite Place*, en comparaison de celle qui se situe juste à côté, qui, elle, n'a pas d'autre nom que *la Grand' Place*. Notre logement se situe rue de la Taillerie qui relie ces deux places entre elles.
Manteau sur le dos et cache-col autour du cou, j'attends dans le hall d'entrée de l'appartement, ayant déjà été deux fois faire pipi. Quand j'attends, j'ai toujours envie de faire pipi. Lorsque je vois – enfin – un rais de lumière sous la porte d'entrée, je bascule l'interrupteur électrique et rebranche mon appareil auditif avant que la grande carcasse de mon père n'apparaisse dans l'encadrement de la porte.
– Bonsoir Niko, dit-il, en posant son cartable sous le porte-manteau. Tu m'attendais ?
Et sans que je n'ai eu le temps de répondre, il continue.
– Je suis en retard, il y avait un embouteillage en ville. Mais avec leur fameux « quart d'heure arrageois », nous devrions arriver à temps pour voir Saint Nicolas descendre du Beffroi. Si l'on se débrouille pour être au bon endroit, on parviendra peut-être à récupérer des bonbons !
Il n'y a rien à répondre à pareille banalité. Alors je ne réponds pas. Mon père a fini par s'habituer à mes silences. »

Pour terminer cette chronique qui prend aujourd'hui une forme épistolaire, j'ai redémarré cette année un cycle d'atelier d'écriture. Nous avons dernièrement travaillé sur le concept de courbes. Voici le calligramme qui découla de cette séance :

Christian LEJOSNE

L'air de rien n°117 – Mars 2018 – Publication aléatoire à tirage variable – Contact : c.lejosne@free.fr
Retrouvez l'ensemble de ces chroniques sur le site Internet : http://paulmasson.atimbli.net dans la rubrique Plaisir d'écrire
D'autres textes de Christian Lejosne sur : https://christianlejosne.jimdo.com/
Écoutez-les chaque semaine dans *Tumultes*, sur radio PFM : http://www.radiopfm.com/ecoute-des-emissions/tumultes/